

Zeitschrift: Archives héraldiques suisses = Schweizerisches Archiv für Heraldik = Archivio araldico Svizzero

Herausgeber: Schweizerische Heraldische Gesellschaft

Band: 62 (1948)

Heft: 2-3

Artikel: Restauration et conservation des drapeaux

Autor: Gérard, R.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-744696>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Restauration et conservation des drapeaux

par R. GÉRARD.

Le drapeau est l'emblème héraldique de la patrie, l'étendard élevé autour duquel dans la bataille, les guerriers s'assemblaient et qu'ils défendaient jusqu'à la mort, le couvrant de leur sang.

L'étendard se tenait près du roi ou du général : quand il avançait, c'était la victoire, quand il reculait, la défaite, mais s'il s'affaissait ou que l'ennemi s'en emparait, le roi était mort ou en fuite, la bataille perdue et les guerriers s'enfuyaient.

Après la guerre, les drapeaux conquis ainsi que les glorieux drapeaux des régiments, reposaient dans des églises, des palais ou dans les salles de garde, d'où ils ne sortaient que pour des parades et des processions.

Ces drapeaux étaient généralement en soie et portaient, souvent richement brodés, les emblèmes héraldiques, blasons des empereurs, des rois ou ducs, et plus tard des pays, avec ou sans inscriptions. A certaines époques tourmentées on les faisait en toile ou en coton avec les emblèmes ou inscriptions peints.

Hélas, ces soies étaient fragiles et périssables et quoique souvent de taffetas (du persan « taftah »), même de damas (« Damascus »), l'usage et les intempéries du climat les réduisaient en poussière après quelques décades. Même après cinquante ans, un drapeau devient bien délicat, et exposée au soleil, la plus belle soie se fane et se coupe.

Les conservateurs des musées ont cherché de façons diverses à protéger ces reliques sacrées du passé. Souvent ils suspendent ces drapeaux au plafond, ou ils les arrangent en panoplies. Dans un musée du Canada on les garde sous verre, dans d'immenses cadres : deux drapeaux verts y sont si bien cachés que, depuis des années, je suis rongé de curiosité de connaître leurs emblèmes qui, d'ailleurs, dans tous les autres arrangements artistiques de ce genre, sont aussi presque invisibles à cause des plis. Finalement, on conserve des drapeaux dans des tiroirs et bahuts (Bogotá) et la soie pliée se coupe.

Quand ces drapeaux deviennent fragiles, une brodeuse, experte ou non, fait de son mieux pour reprendre les déchirures, en ajoutant des morceaux de soies similaires. Quelquefois, on donne à ces vieux drapeaux un fond nouveau en coton, toile ou soie. On garde la couleur naturelle de ces étoffes, ce qui donne des résultats peu heureux. Les pauvres drapeaux, on les couvre aussi avec une fine mousseline (« Mossoul ») de couleur blanche, crème, grise ou noire ou avec un filet dont les mailles, parfois très fines, peuvent aller jusqu'à un ou deux centimètres carrés (Invalides ; Berne ; Governor's Island, N. Y. ; Chapultepec etc.). Ainsi la poussière trouve, entre la soie et les mailles, une excellente place où se nicher. On a même, dans un musée, fixé, avec de la colle animale, de splendides drapeaux sur des planches de bois, et dans peu d'années, l'influence chimique de cette colle forte de couleur

brune aura fait son œuvre destructrice en décolorant et décomposant ces belles soieries de 1864.

Dans un autre musée, on a fait tout aussi bien en plaçant des étendards de taffetas vert dragon, blanc et rouge amarante, belles couleurs végétales, entre deux couches de mousseline teinte à l'aniline qui donne des nuances métalliques et dures. En outre, ces voiles ont été collés entièrement sur les magnifiques taffetas avec de la colle arabique contenant de l'oxyde oxalique et de l'acide gallique qui détruisirent à jamais ces soieries irremplaçables.

Faire défiler des drapeaux anciens dans des parades ou processions est le comble d'un patriotisme mal compris et active singulièrement la destruction de reliques qui devraient être conservées religieusement et scientifiquement sous verre, dans des cadres hermétiquement fermés. Pour ces parades et cortèges, on peut très bien utiliser des copies de ces glorieux drapeaux ; il y a des spécialistes qui seraient trop heureux d'en faire des copies parfaites.

Il y a en Amérique, une « experte », qui, par un stoppage savant et très coûteux, restaure les vieux drapeaux, passant des milliers de fois l'aiguille à travers ces vieilles soieries. Hélas, chaque point est une nouvelle blessure à ces pauvres drapeaux martyrisés et, en fin de compte, ce n'est plus le vieux drapeau, mais tout autre chose.

A part ces restaurations néfastes, nous subissons en outre la perte de milliers de drapeaux par ignorance, indifférence ou destruction voulue. Pendant la Révolution française, le peuple, infligeant des pertes irréparables au patrimoine national, détruisit les écussons et armoiries qui étaient souvent des chefs-d'œuvre de l'art héraldique.

La fureur populaire traîna dans la boue les « sacrés chiffons royaux » (ancien nom des drapeaux fait de soie chiffon) et on utilisa même ces soieries précieuses pour nettoyer le sol. C'est depuis cette époque que le nom de « chiffon » a été dégradé pour devenir un terme péjoratif, synonyme de torchon. Actuellement, l'origine du mot est presque oubliée.

Quand les Alliés approchèrent de Paris, à deux reprises, en 1792 et en 1813, des centaines de trophées et drapeaux furent brûlés dans la cour des Invalides pour qu'ils ne tombent pas aux mains de l'ennemi, et l'or fondu des broderies rapporta quelques centaines de francs. En 1806, quand Napoléon I^{er} eut élevé l'Electeur de Bavière au rang de roi et allié, une poudrière fut installée dans le manège du Palais, à Munich. Pour faire de la place, on mit dans des tonneaux vides ayant contenu du soufre, les quelque 250 drapeaux et trophées de la Guerre de Trente Ans, des Guerres contre les Turcs et de celle de Succession d'Espagne. De tous ces trésors, on n'a jamais retrouvé la moindre trace.

Les Anglais avaient la belle coutume de découper, dans les drapeaux des régiments, dissous après une campagne, en guise de souvenir pour les officiers, des emblèmes, couronnes et monogrammes royaux ; il en était de même en Amérique du Nord, et les drapeaux de l'époque de George Washington ont ainsi presque tous disparu. Après bien des recherches et voyages, j'ai pu réunir sous forme d'aquarelles un certain nombre de ces drapeaux portant le serpent vigilant, l'arbre de la liberté, etc.

« Aquarelle », voilà le mot où je voulais en venir. En Suisse, nous sommes favorisés en possédant les merveilleuses chroniques de Diebold Schilling du XV^e et



Fig. 77. La bataille de Laupen, dans la Chronique de Diebold Schilling, exemplaire de Spiez.

XVI^e siècles, représentant les batailles et étendards de nos cantons et de leurs adversaires. A Berne, Fribourg, Zurich, Lucerne, etc., nous avons en outre des « Livres de drapeaux » — en aquarelles — du XVI^e au XVIII^e siècle, qui représentent un patrimoine inestimable. Malheureusement, il n'en est pas ainsi dans bien d'autres pays et l'étude des drapeaux est singulièrement négligée.

Les soies périssent ; en revanche, une aquarelle bien faite et fidèle donne une idée précise et vivante du passé. Il en est de même pour la photographie portant l'indication des couleurs, mesures et provenance des drapeaux et uniformes.

Ayant recherché toute ma vie des drapeaux et uniformes, ma première préoccupation a été de m'en procurer des photographies ; de les mesurer et de noter leurs couleurs. Faute de photographie, souvent impossible à obtenir, je dessinais le drapeau pour en faire ensuite une aquarelle aussi fidèle que possible, y notant les mesures, dates, provenance, etc. Je ne me préoccupais pas de reproduire chaque petite défectuosité, mais de conserver le dessin original en indiquant toutefois s'il s'agissait d'un fragment, et de faire ressortir ce qui restait de l'original et ce qui manquait.

J'estime que pour la postérité l'aquarelle et la photographie bien annotées d'un drapeau, sont presque plus importantes que l'original qui peut périr en dix, vingt ou cinquante ans ou même avoir disparu, probablement pour les raisons citées ci-dessus.

En visitant un musée, je demande des photographies, qui font presque toujours défaut, et je rends le directeur ou conservateur attentif au danger qu'il court, si le drapeau — ou autre trésor — était volé, brûlé ou détruit d'autre manière — il n'en resterait plus rien.

Si je fais faire moi-même des photographies, j'en commande généralement six copies. La première, je la garde en noir et blanc pour ma collection, la seconde (mat), je la colore et les quatre autres, je les distribue au musée qui m'a aimablement donné la permission de faire faire la photographie et à d'autres institutions ou amis intéressés. Ainsi, j'espère que dans les temps à venir, au moins une ou deux photographies ou aquarelles seront préservées, comme nos livres de drapeaux.

La première chose à faire est donc d'étendre le drapeau — avec toutes ses restaurations, bonnes ou mauvaises — sur un drap blanc, suspendu au mur et d'en faire faire une bonne photographie (généralement 9 × 12 cm.). Après la restauration, nouvelle photographie définitive. C'est de celle-ci que je commande les six copies sur papier mat et une sur papier brillant en cas de reproduction. Chaque copie est soigneusement annotée.

Après la restauration des drapeaux, dont je parlerai plus loin, se pose une question : comment les exposer ? Il y a une dizaine d'années, j'ai admiré l'installation de notre reliquaire national à Schwyz, le « Bundesbriefhaus », où se trouve notre pacte de 1291 entouré de vieux drapeaux suisses, et je dois avouer que nulle part en Europe et en Amérique, je n'ai rencontré d'arrangement plus digne. Le long des murs, sous verre, sont déployés les vieux drapeaux : placés par ordre chronologique, ils sont munis d'une carte avec une inscription.

En 1944, j'avais proposé au musée de Chapultepec une installation analogue avec certaines modifications : au-dessus d'une boiserie simple « A » reposaient, inclinés (et non suspendus, ce qui est mauvais pour les soies), les cadres de grandeur uniforme, contenant les drapeaux sous verre. Illuminée discrètement, cette salle

produirait un très bel effet, grâce à ce ruban de drapeaux le long des murs. Il est préférable, même indispensable de supprimer les fenêtres, et si le plafond est en verre, on doit veiller à ce que le soleil ne frappe jamais les drapeaux qui, autrement, seraient fanés et brûlés en deux à cinq ans.

Une question est de la plus haute importance : quel côté du drapeau faut-il exposer ? le côté droit ou le côté gauche, l'avvers ou le revers ? Le droit naturellement et alors surgit la question si simple mais souvent ignorée : quel est le côté droit du drapeau ?

Le nombre de drapeaux restaurés du côté gauche (revers) est beaucoup plus grand qu'on ne le pense, aussi bien en Europe qu'en Amérique. Dernièrement encore, j'ai trouvé dans un musée un drapeau anglais, monté sur une doublure de tulle, non seulement du côté gauche, mais aussi sens dessus dessous. En outre, ce taffetas ancien a été réparé à l'aiguille et cousu solidement au tulle avec des milliers de points ; impossible presque d'y porter remède, car à la moindre tentative, ce pauvre taffetas torturé comme saint Sébastien, s'effondrerait à tout jamais.

En Amérique, un employé fervent, mais ignorant des règles héraldiques élémentaires, avait monté une quinzaine de drapeaux du mauvais côté (le gauche) sur des doublures de couleur jaunâtre, de sorte que le vert qui devait être à droite se trouvait à gauche etc. Rectifier cela fut un travail pénible et ingrat.

Si seulement il existait un guide pour ces « restaurateurs » ; malheureusement, un petit livre de ce genre manque encore.

Pour savoir quel est le côté droit du drapeau, il faut se souvenir que les drapeaux du moyen âge étaient faits d'une seule épaisseur d'étoffe. Pour des bannières montrant des fascés, des bandés, etc., il était facile de rassembler les morceaux de différentes couleurs dans un tout, mais si la bannière devait montrer une aigle ou un lion, c'était plus compliqué. Il fallait en découper le contour et dans la soie de la couleur du champ, et dans celle de la couleur de l'aigle, et joindre les deux par un travail soigné de l'aiguille. En fait, pour simplifier ce travail, on peignait souvent l'aigle ou le lion des deux côtés, tout en renforçant la peinture par de la broderie, mais la direction du mouvement de l'aigle ou du lion était la même des deux côtés du drapeau, l'animal héraldique étant toujours dirigé vers la hampe. Les nombreux drapeaux du moyen âge conservés en Suisse¹⁾ montrent presque tous cet arrangement, comme aussi les drapeaux de toute sorte (très nombreux) peints dans les admirables chroniques suisses des Schilling (fig. 77) et de Tschachtlan. Les exceptions sont rares : pour les originaux, il s'agit probablement de restaurations maladroites, toutefois dans quelques manuscrits, en premier lieu dans *Le Tournoi du Roi René*, on voit des revers de bannières sur lesquels le lion rampant s'éloigne de la hampe (fig. 78). De même, dans une chronique bourguignonne du XV^e siècle, à la Bibliothèque d'Amsterdam, où dans une illustration de la « Ligue du Bien Public », en 1464, le revers de l'étendard de Flandre montre le lion tournant le dos à la hampe. Aussi longtemps que les drapeaux montrent le même dessin des deux côtés, il n'y a pas de difficulté. Mentionnons que quand un animal héraldique se dirige vers la

¹⁾ Il y a dix fois autant de drapeaux du moyen âge conservés en Suisse que dans le reste du monde, maintenant publiés dans l'admirable *corpus* des drapeaux existants en Suisse : A. et B. Bruckner, *Schweizer Fahnenbuch*. St-Gall, 1942, avec supplément (*Réd.*).

droite, mais la tête contournée, c'est-à-dire regardant en arrière, c'est le mouvement vers la droite qui compte. Il en est de même pour l'aigle, par exemple pour un des premiers drapeaux du Mexique, avec l'aigle encore sans serpent (1815-1825). Il se retourne à gauche, comme pour inviter les soldats à le suivre « *sigame* » (suivez-moi), son vol pourtant est bien vers la droite, et cela héraldiquement est parfait.

L'affaire devient plus compliquée quand les deux côtés du drapeau sont différents. La seule solution logique de cette question paraît être la suivante : supposer que le côté droit du drapeau est transparent pour copier au côté gauche (le revers) fidèlement les bandes de couleur et les animaux héraldiques qui alors se dirigeront des deux côtés vers la hampe. Toutefois, pour pouvoir lire les inscriptions au revers, on devra les mettre de gauche à droite.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, quand on utilisait des drapeaux brodés (deux panneaux de soie), on évitait souvent ce problème en plaçant sur le revers non l'animal héraldique se dirigeant à sénestre (notre droite) mais un écusson, une vierge ou un monogramme décoratif surmonté d'une couronne, etc.

Venons-en à la restauration et à l'exposition du drapeau. S'il est double, c'est-à-dire formé de deux panneaux de soie brodée et s'il porte à l'avvers un emblème, monogramme ou inscription différents de celui du revers, je sépare les deux soies et monte chaque côté sur une toile de coton solide, laissant la frange, par exemple d'un étendard de cavalerie, à l'avvers : à côté, j'expose le revers de l'étendard en indiquant clairement que ce sont les deux côtés du même drapeau.

Je ne suis pas d'avis de placer un drapeau entre deux verres, l'exposition devient difficile et dangereuse : à Philadelphie, un étendard précieux, monté ainsi a été victime d'un désastre. Quand le drapeau porte une cravate (de cheval-Croate, « Royal Cravate », régiment de cavalerie légère de Louis XIV), je l'arrange naturellement du côté droit du drapeau « K » et en bas je place la carte de vélin explicative.

Après avoir enlevé les drapeaux des hampes (qui sont rarement de l'époque), on les étend sur une grande table, trop heureux, si un examen minutieux ne révèle qu'une couche de poussière facilement enlevée, après quoi les drapeaux peuvent être placés dans les cadres, sous verre, mais sur un coton écru ou de couleur claire, pour en faire ressortir les couleurs.

S'il y a des déchirures, nous plaçons un petit morceau de soie de la même couleur en dessous et avec un pinceau fin l'enduisons d'une mince couche de pâte blanche (amidon) qu'on peut préparer soi-même. Cette pâte blanche renforce en outre la soie fragile. Donc, après avoir enduit de pâte ce petit morceau de soie, nous plaçons soigneusement la partie déchirée du drapeau sur ce fond sur lequel nous passons délicatement un buvard blanc qui absorbe l'humidité et tout excédent de colle. Le résultat de ce repassage — avec le buvard — est surprenant et la petite restauration presque invisible ¹⁾.

On ne doit jamais utiliser pour ce genre de travaux délicats de la colle forte animale ou de poisson ou de la colle arabique, parce que tous ces produits contien-

¹⁾ Pour de vieux papyrus, toiles antiques égyptiennes, précortéziennes et autres, placés sur une fine toile de coton écru, enduite préalablement de cette pâte blanche, ce procédé simple et rapide donne aussi d'excellents résultats.

nent des acides, donnant des taches brunes qui décolorent et détruisent les papiers, soies, etc.

Un drapeau restauré doit être mis le plus vite possible à l'abri sous verre dans un cadre bien fermé (les papyrus, etc., pliés en deux dans des cartons) pour les protéger.

C'est la soie blanche qui se détériore le plus vite par l'action du chlore utilisé pour blanchir les étoffes, la soie bleue se fane aisément, la composition chimique du

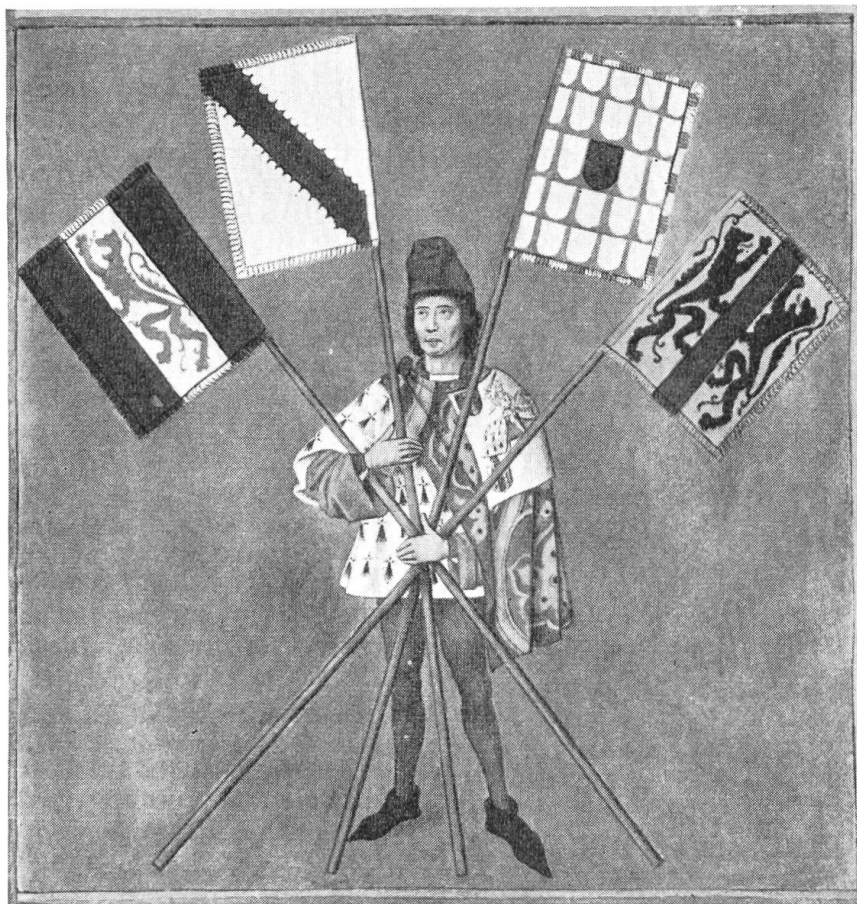


Fig. 78. Le héraut du Duc de Bretagne.
Livre des Tournois du Roi René.

rouge préserve la soie jusqu'à un certain point de l'influence des rayons du soleil, mais ce sont les soies vertes, contenant de l'arsenic, qui se conservent généralement le mieux. J'ai donc remarqué que les tissus blancs ont souffert plus que les autres et en cas de nécessité, j'utilise un morceau de soie artificielle de couleur blanche — plus solide que la soie naturelle — auquel je donne la teinte désirée : puis, je le place en dessous de la surface blanche et j'y fixe la partie originale du drapeau avec la pâte blanche. Je fais de même avec le rouge, le bleu, le vert, etc., toujours teintant de la soie blanche artificielle au ton ancien voulu, et si le drapeau original est en lambeaux, qu'on ose à peine toucher tant ils sont fragiles, je fais coudre un nouveau drapeau en soie artificielle avec les mesures et les teintes de l'ancien. Sur ce nouveau drapeau, je monte soigneusement avec une pâte assez liquide le

fragment original, y faisant quelques points pour le retenir sur le fond. Je veille en outre à ce que les couleurs du drapeau de base s'harmonisent avec celles de l'original, qui, pourtant, doivent ressortir du fond. Un fond de couleur blanche ou écrue n'est pas à recommander et ne donne nullement le même effet artistique qu'un fond en soie artificielle, reproduisant en couleurs le drapeau original.

Pour de telles restaurations, on doit avoir de multiples connaissances, de l'expérience et la possibilité de faire des comparaisons, ce qui est rarement le cas et les résultats sont souvent désastreux. On compte plus de drapeaux ruinés ainsi par l'inexpérience que par l'influence du temps.

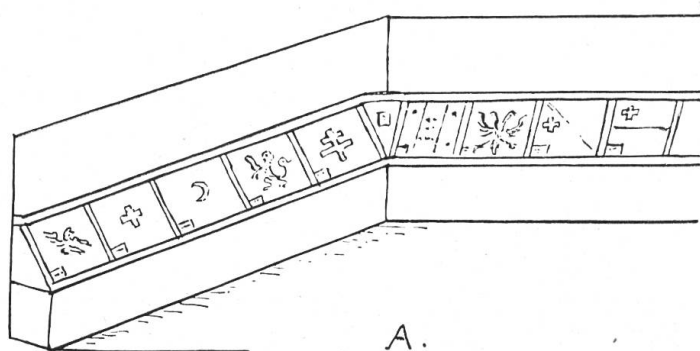


Fig. 79.

Une fois le drapeau restauré et photographié, on le fixe légèrement dans le cadre sur le coton écrue à l'aide de petits clous de cuivre ou laiton, mais pas d'un métal qui se rouille. Avant de couvrir de ce coton le fond du cadre — en bois plaqué de préférence — on doit l'enduire contre la vermine de sublimé, en solution faible (un pour mille) ; on fixe le coton en le tendant sur le bois plaqué, mais sans le coller, puis on le ramène au verso du plaqué, où on le colle le long du bord avec de la colle forte, animale — au dos bien entendu. Il est préférable d'utiliser pour ce fond un bon coton de Manchester, qui résiste mieux au temps que la soie, plus coûteuse d'ailleurs. Ces deux tissus ne sont pas attaqués par les mites ; même la laine peut aussi être imprégnée de la même solution de sublimé. Quand finalement le verre est placé sur le drapeau, on doit fermer le cadre hermétiquement avec des bandes de cellophane ou de coton, collées au bois.

Pour les drapeaux d'une salle, je préfère des cadres de grandeur uniforme. Une fois les cadres complétés, on les place l'un à côté de l'autre sur la boiserie inclinée (fig. 79) « A ». En haut et en bas, on complète la boiserie par une corniche discrète allant d'un bout de la salle à l'autre et avec des traverses du même bois, on cache les bords des cadres. Un architecte de goût saura donner à cette salle un cachet sobre et harmonieux faisant ressortir les drapeaux du fond. Ainsi, les drapeaux seront bien exposés et à l'abri du soleil et des méfaits du temps.

En cas de guerre, on n'aurait qu'à dévisser les corniches et emmener dans un lieu sûr, sombre et sec les cadres des drapeaux.

Souvent, les drapeaux anciens sont en taffetas ou en soies de belles qualités qui permettent à elles seules de déterminer l'époque et le pays d'origine. Comparons

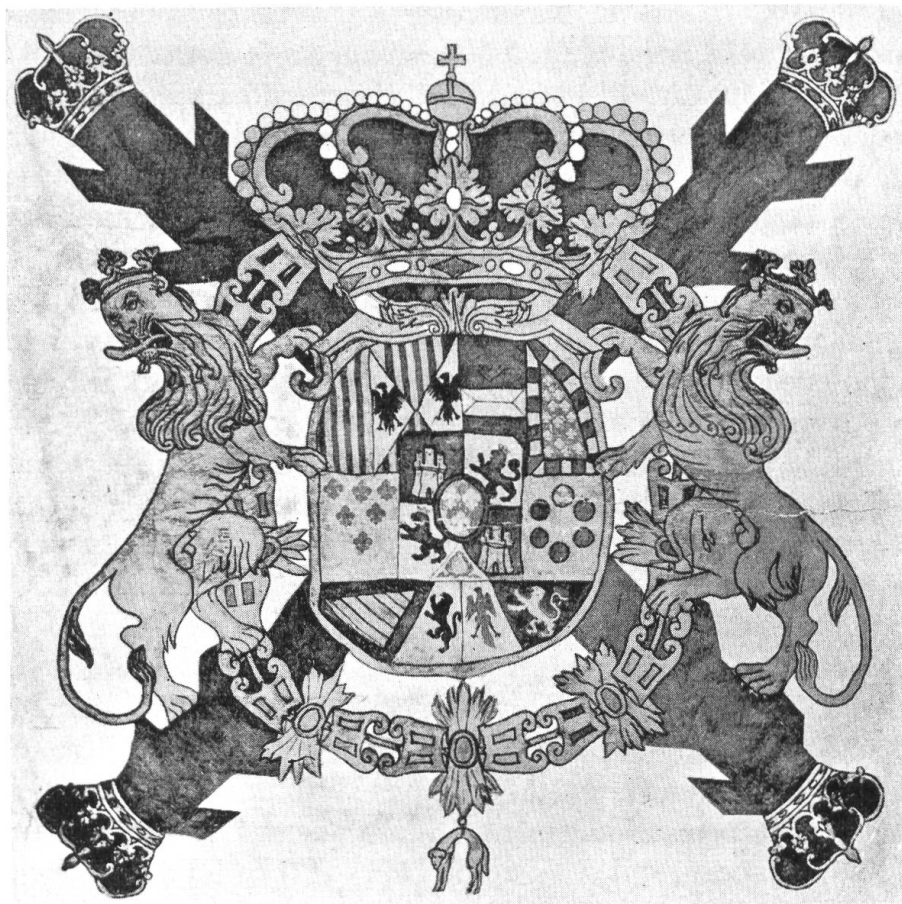


Fig. 80. Drapeau colonel espagnol, 1759-1788. Musée de Chapultepec, Mexique.

les drapeaux de la République Française et ceux du I^{er} Empire, et nous trouvons que les soies diffèrent. Par leur richesse et leur poids, celles de Napoléon III et de Maximilien du Mexique, faites également en France, sont faciles à distinguer des premières. Les drapeaux espagnols du XVIII^e siècle sont aisément reconnaissables à leur belle soie caractéristique. Ayant admiré les drapeaux de l'Armeria de Madrid, il me fut facile de signaler au Mexique, en Colombie, au Pérou, etc., les anciens drapeaux d'origine espagnole. Ma joie fut grande, quand, dans un dépôt du musée de Bogotá, je découvris, en parfait état, le guidon cramoisi du Vice-roi du Pérou, le drapeau du 21^e Régiment « Burgos » — vingt fois victorieux, jamais vaincu — et d'autres trophées de la bataille d'Ayacucho, où en 1823, l'Espagne perdit son empire américain.

De telles trouvailles sont rares, pourtant, une autre fois, à Alexandria, près de Washington, je fis la découverte de trois drapeaux américains dans une vieille caisse en bois, placée dans les combles de l'hôtel de ville : le plus précieux était celui du « Morgan's Rifle Corps » du temps de Washington, en taffetas vieil or.

Avant de terminer cet exposé et pour illustrer la méthode de restauration des drapeaux décrite ci-dessus, je prie le lecteur bienveillant d'examiner la reproduction d'un drapeau du XVIII^e siècle, appartenant au Musée de Chapultepec, Mexico, D. F.

Examinant cette pièce intéressante et authentique, j'ai d'abord détaché le

drapeau d'un fond matelassé de damas rouge qui avait environ quarante ans, puis, avec mille peines le voile noir, cousu à la machine sur le drapeau et qui cachait bien des défauts, pour arriver enfin à cette merveilleuse soie espagnole dont je viens de parler. Il en manquait un tiers : la plus grande partie de la soie blanche du fond, une partie de la grande couronne royale, une des quatre couronnes terminant la croix de Bourgogne (cramoisie) que j'ai retrouvée en deux morceaux cousue entre les pattes des deux lions : il manquait en outre la moitié d'un lion, un quart de l'autre et une partie du collier de la Toison d'Or, etc. Les deux aigles noires de la Sicile étaient montées sur du rouge au lieu de blanc. Brabant manquait complètement. J'ai encore enlevé plus d'une vingtaine de morceaux hétérogènes d'étoffes variées provenant de multiples restaurations antérieures.

Finalement, je tenais les lambeaux magnifiques d'une soie encore belle au bout de presque deux siècles, et le montage put commencer.

Travaillant sur une table, je fixe avec la pâte blanche l'écusson du centre sur une toile solide de coton et lentement, je remets en place tout ce qui reste de l'original. Après avoir terminé ce travail minutieux, je dessine sur cette toile au crayon d'abord, toutes les parties manquantes, me basant sur des documents de l'époque, avec un pinceau fin je repasse les lignes à l'encre de chine et, à l'aquarelle, je remplis les vides avec des couleurs imitant celles de la soie. Ensuite, je découpe soigneusement le coton autour de l'emblème complété qui montre clairement l'original et l'état actuel du drapeau. Finalement, je colle sur une autre toile, ayant la grandeur originale du drapeau, soit 2 m. 20 de côté (92") ce fond de coton avec le cartouche armorié, où je le fixe encore avec quelques points et au fond je donne la couleur appropriée (fig. 80).

Ainsi, cette restauration est terminée et le drapeau espagnol est photographié ; il est prêt à être placé sous verre dans un cadre de mêmes dimensions.

Ce drapeau est curieux, parce qu'il présente les armes du Roi Charles III, 1759-1788, surmontées de la couronne royale d'Espagne et entourées du grand collier de l'ordre de la Toison d'Or. L'ordonnance militaire de 1728 (Madrid, art. IV. Titul. II, livre I^{er}), dit expressément que chaque régiment aura trois drapeaux, la « Coronela » celle de la compagnie du colonel, avec l'écusson royal sur fond blanc et deux drapeaux d'ordonnance, — depuis 1768, seulement un — avec la croix de Bourgogne (cramoisie, de St. André) sur fond blanc, et que les quatre bras de la croix peuvent se terminer par les écussons des royaumes ou provinces d'origine du régiment, des couronnes, etc. J'ai retrouvé un bon nombre de drapeaux espagnols correspondant à ces ordonnances, mais celui-ci — il y en a un autre aux Invalides — offre l'écusson royal posé sur la croix de Bourgogne, supporté par deux lions non de profil, comme le lion espagnol traditionnel, mais de face.

L'écusson royal n'a pas changé depuis et est resté le même sous les rois Charles IV Ferdinand VII, etc., jusqu'à la révolution espagnole de 1936.

Les vaisseaux espagnols portaient à la poupe une enseigne avec l'écusson royal, quelquefois avec des anges comme supports au lieu des lions, de 3 à 4 mètres carrés ; mais le drapeau en question vient à mon avis de l'armée de terre.

Des amis m'ont poussé à écrire ces pages, qui pourraient être utiles à d'autres, et qui sont le résultat d'une vie de recherches, de voyages et d'études.

La restauration de drapeaux historiques est utile et permet de les conserver un ou deux siècles, mais la documentation par aquarelles, photographies bien annotées et livres, munis d'un texte précis et de belles illustrations en couleurs est indispensable pour conserver le patrimoine historique d'un pays.

Miscellanea

Marc de Vulson, seigneur de La Colombière, héraldiste.

En 1648, il y a donc trois cents ans, paraissait à Paris, chez Augustin Courbé, dans la petite Salle du Palais, à la Palme, « LE VRAY THEATRE D'HONNEUR ET DE CHEVALERIE, ou le Miroir héroïque de la Noblesse ; contenant les combats ou jeux sacrés des Grecs et des Romains, les triomphes, les tournois, les ioustes, les pas, les emprises ou entreprises, les armes, les combats à la barrière, les carrossels, les courses de bague et de quintaine, les machines, les chariots de triomphe, les cartels, les devises, les prix, les vœux, les sermens, les cérémonies, les statuts, les ordres, & autres magnificences et exercices des anciens nobles durant la paix. »

Ce très bel ouvrage, in-folio, en deux volumes, illustré de nombreuses et belles planches en taille-douce, est dédié au cardinal Mazarin, dont l'écu, sommé du chapeau cardinalice, et flanqué d'un licteur couronné de laurier et de la déesse de la sagesse, forme le frontispice. Après la dédicace, vient un second frontispice qui est un très beau portrait héraldique de l'auteur. On rencontre assez rarement des portraits de ce genre, aussi pensons-nous intéresser nos lecteurs en le reproduisant ici (pl. X). Ce portrait sert également de frontispice au second volume. Le portrait lui-même est dû au célèbre Robert Nanteuil (1623-1678), graveur et dessinateur du roi dès 1658. C'est l'un de ses premiers portraits parisiens puisqu'il s'établit dans cette ville vers 1648.

Vulson naquit vers la fin du XVI^e siècle et mourut en 1658. Il avait été officier avant de se consacrer à l'héraldique : les attributs, à droite et à gauche de son écu rappellent ces deux phases de son existence, dont la première lui avait valu le collier de Saint-Michel. Ses principaux ouvrages, outre celui dont nous avons parlé ci-dessus et qui est relativement peu connu, sont :

Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries obmises par les auteurs qui ont écrit jusqu'ici de cette science (1639).

Généalogie succincte de la Maison de Rosmadec. 1644. (Imprimé aussi dans l'ouvrage suivant, mais dans la première édition seulement).

La science héroïque, traitant de la noblesse, de l'origine des armes, etc. (1644) 2^e éd. 1669.

Carte méthodique et introduction à la connoissance des premières règles et termes du Blazon. Feuille in-fo., 1645.

De l'office des Roys d'armes, des Héraults et des Poursuivans... (1645).

Le palais des curieux (1647).

Marques et Ornaments extérieurs de l'Escu de nos Roys, etc., etc. Dédié à « Monsieur le Comte de Saint Aignan ». *Table succincte des ornements extérieurs de l'Escu d'Armes, etc., etc.* Dédié au « Mareschal de Villeroy ». Deux grandes feuilles in-folio, Paris, chez Pierre Mariette, rue Saint-Jacques à l'Espérance, 1647 (manque dans Guignard¹).

Les Portraits des Hommes illustres François qui sont peints dans la Gallerie du Palais-Cardinal de Richeliev... 1650, et plusieurs autres éditions, parfois avec d'autres titres : *Histoire des illustres et Grands Hommes*. 1673.

Les Oracles divertissans... avec un Traité des couleurs aux armoiries... 1652.

L. J.

¹) Nous devons la connaissance de ces feuilles à l'amabilité de notre ami M. Lienhard-Riva. (Réd.)